

cerises

la coopérative

Ça peut servir !

Le Louvre prévoit des travaux pharaoniques, plus d'un milliard d'euros, dont le creusement d'une galerie pour la Joconde et la création en extension d'un espace sur l'art chrétien d'Orient, au détriment de l'espace consacré aux arts du monde arabe. Cherchez l'erreur !

[Connaissance de l'emploi n° 221 Mai 2026](#)

À partir d'une enquête par entretiens répétés auprès de salarié-es, ce numéro de Connaissance de l'emploi montre que l'analyse du travail d'articulation entre vie professionnelle et personnelle met en évidence la contrepartie invisible de l'autonomie temporelle associée au forfait jour et aux horaires individualisés.

Être au forfait ou badger ? Les ambivalences de l'autonomie temporelle des salarié-es et ses effets sur l'articulation des temps sociaux.

Vous pouvez [visionner ici](#) le DEBAT «COMMENT DEMOCRATISER LE TRAVAIL» qui s'est tenu le 12 mai à Sciences Po à l'occasion de la sortie du Manifeste pour la démocratie du travail (qui peut être [commandé ici](#)).

Agenda militant

**Contre l'artificialisation
et l'accaparement des terres**
Prochaines mobilisations nationales :

23 au 26 mai 2026

le Printemps des luttes locales. Comme le tribunal judiciaire de Paris, sanctionnons les bétonneurs. Sont déjà annoncées une marche contre le photovoltaïque sur terre agricole en Bretagne, un pique-nique citoyen contre une carrière de granulats en Normandie, une journée de défense des jardins des Vertus à Aubervilliers...

9 au 12 juillet 2026

Le méga-canal prend l'eau une grande manifest'action nationale dans les Hauts-de-France contre le projet de méga-canal à l'initiative des Soulèvements de la Seine

16 juin 2026

À l'occasion des 50 ans des PUL Mardi 16 juin 2026, Bourse du travail, Lyon de 18h à 20h. Les PUL et l'Union départemental CGT du Rhône invitent à une soirée de présentation et de débat autour de la parution de l'ouvrage de Baptiste Giraud «Des syndicats dociles ? Ce que le dialogue social fait au syndicalisme», qui paraîtra en juin 2026.

L'évènement, accessible sur inscription gratuite, est ouvert à toutes celles et ceux qui s'intéressent au syndicalisme et sera l'occasion de (re)découvrir la contribution des PUL à l'étude des mouvements sociaux, en présence de Sophie Bérout, codirectrice de la collection «Actions Collectives» et Guillaume Gourgues, responsable scientifique.

Être efficace contre l'extrême-droite, c'est quoi ?

Devant chaque catastrophe annoncée, le premier réflexe est la protestation. L'expérience nous dit les limites de cette démarche. Manifester ne suffit pas toujours. Quand cela n'aboutit pas, on peut ressentir un grand sentiment d'impuissance quand d'autres pensent trouver un exutoire à leur colère dans le RN. Au moins pense-t-on faire antisystème. On peut penser que la dénonciation du danger d'extrême-droite peut agir contre le pire. Mais quel raccourci permettrait à l'antifascisme d'être efficace si en même temps on ne construit une issue pour se dégager du système cause de tous les maux ?

Il n'y a pas deux combats : contre l'extrême-droite ou contre le capitalisme. Les progrès de l'extrême-droite dans le monde, découlent des capitulations des social-démocraties ou de leurs semblables devant la domination du capital. En France, les progrès du FN puis du RN sont indissociables des déceptions créées par les impasses de la gauche y compris du courant révolutionnaire. Au-delà, on voit que l'évolution des forces du capital comme les macronistes (Macron n'a-t-il pas été ministre de Hollande ?) en France ou les Républicains aux USA vont de manière rampante vers des solutions de même inspiration : la répression armée par le gouvernement Hollande, la criminalisation de manif's écologiques la même année, les lois anti-migrants, les prises de position de Retailleau, le vote du rapport Alloncle contre l'audiovisuel public, par la commission de l'Assemblée nationale, les interdits professionnels que le directeur de Canal + veut faire subir aux signataires de la tribune « Zapper Bolloré »...pour mieux accaparer la fabrique de l'imaginaire collectif. Le capital met à profit les déceptions pour briser toutes les lois collectives garantissant que l'individu n'est pas livré à lui-même face à la puissance des classes dominantes.

La meilleure efficacité de la lutte contre l'extrême-droite est de s'en prendre précisément au système capitaliste et à ses outils de domination. C'est le moyen de faire la lumière sur ce qu'est vraiment le RN. Nul besoin d'être savant, pour en être capable. Lorsqu'on dit que ce sont toujours les mêmes qui en profitent et toujours les mêmes qui paient, on détient une clé. La question est de l'utiliser dans les luttes d'aujourd'hui. Lorsque l'on dit que ceux qui sont « en haut » ne vivent pas ce que vivent ceux qui sont « en bas » on pose une question sur ce que devrait être la démocratie. Mesurons-nous vraiment la portée révolutionnaire de ce que nous pourrions en tirer pour sortir de la crise d'alternative politique ?

● Pierre Zarka

Régime d'exception et libertés démocratiques : Alerte rouge !!!

Niché au cœur d'un projet de loi de programmation militaire 2024-2030, un article a été introduit et il peut s'avérer lourd de conséquences pour les libertés publiques. En effet les députés ont approuvé la création d'un état d'alerte de sécurité nationale qui pourrait être déclenché par décret en conseil des ministres en cas de menace potentielle qui sont de 3 ordres :

- la continuité des activités essentielles à la vie de la Nation et la protection de la population »
- une menace de nature à « justifier la mise en œuvre des engagements internationaux de l'État en matière de défense »
- une menace justifiant un déploiement des forces françaises ou alliées.

Largement adopté par les voix des députés de droite et du RN, le PS s'est abstenu ! et le reste de la Gauche a voté contre. Cet article permet tout simplement de déroger au droit commun et accroît les pouvoirs de l'exécutif au détriment du parlement. Beaucoup d'élus de gauche pensent que le déclenchement d'un régime d'exception doit passer impérativement par la loi. Récemment le Conseil constitutionnel a censuré totalement ou partiellement 25 des 84 articles concernant la loi de simplification de la vie économique. On assiste depuis plusieurs mois à un ensemble de mesures législatives qui tentent de détricoter ce qui a été gagné de longue lutte comme les mesures protégeant davantage l'environnement et les salariés de l'agriculture dans le nouveau projet de loi agricole largement écrit par la FNSEA. Par ailleurs les grandes entreprises et beaucoup d'élus d'extrême-droite traînent devant les tribunaux les syndicalistes et les défenseurs de l'environnement pour les faire taire. Il s'agit de procédures baillonnées comme Tefal vient de le faire à l'encontre de Sophie Binet secrétaire générale de la CGT

Souvenons-nous que l'ex-ministre de l'intérieur Bruno Retailleau avait déclaré que « l'Etat de droit n'était ni intangible ni sacré » .

● Daniel Rome

Étonnant Voyage en 2026

Ils ont marché 100 km, depuis Saint-Malo, pour rejoindre le congrès national de la LDH qui se déroulait à Rennes. Pour défendre les droits fondamentaux, précaires, exilés et militants des organisations solidaires se sont rendus visibles. Pour montrer qu'un autre monde est possible, fait d'humanité, d'échanges respectueux, d'expressions artistiques. Suivis par la péniche « la bienveillante » qui permet d'inclure les moins mobiles, avec leurs drapeaux, leurs chasubles décorées de textes créés lors d'ateliers, les marcheurs sont accueillis à chaque étape par des musiciens et les militants qui organisent chaque soirée.



Marcher, manger, danser, ensemble, partager les mêmes tâches, débats, les spectacles, fédère le groupe au-delà des différences de génération, d'organisations, d'origine sociale ou géographique.

Pour cette 4ème édition depuis 2019, deux municipalités, ayant basculé à droite, ont multiplié les obstacles à cette manifestation qui vise à montrer que précaires et exilés ont les mêmes intérêts et doivent partager les mêmes combats, pour le logement, le maintien des services publics et le respect de leur dignité.

La conscience de la montée des idées xénophobes et d'extrême droite était particulièrement aiguë, cette année, ainsi que l'état inquiétant du monde.

Rencontre avec les Soulèvements de la Terre et la Confédération paysanne sur le thème sur le thème : milliardaires d'extrême droite, la vie en milieu rural.

Débat sur la résistance et l'émancipation notamment par la culture avec Bashar, danseur palestinien qui, blessé à Gaza, a été hospitalisé à Rennes, et les associations Amnesty international, la MIR et le Comptoir du Doc.

A l'arrivée à Rennes, rencontre d'évidence avec la fédération des droits de l'homme, qui partage les mêmes préoccupations quant à la nécessaire vigilance pour maintenir l'état de droit, raccord aussi avec l'inter organisation de soutien aux exilés qui raconte la mobilisation en cours, avec Utopia 56 pour la mise à l'abri des jeunes filles présumées mineurs.

Une belle semaine d'humanité !

● Marianne Coudroy



Des travailleurs et travailleuses en lutte contre l'esclavage

Victoire pour les coiffeuses et barbiers du 65 Bd de Strasbourg à Paris

Le 19 mai, près 78 jours de grève et d'occupation de leurs locaux de travail, les grévistes ont obtenu la délivrance de titres de séjour en tant que « victimes potentielles de traite des êtres humains ». Avec l'Union départementale CGT de Paris qui les a soutenus depuis le début, les 13 grévistes ont décidé de mettre un terme au mouvement.

L'UD CGT explique : « pendant toute la durée du conflit, les patrons se sont cachés. Aujourd'hui, l'entreprise est en cours de liquidation. Les prochaines étapes du conflit, pour récupérer les sommes dues aux salarié·es et faire condamner les patrons pour traite des êtres humains auront donc lieu devant les tribunaux.

La grève, l'occupation, l'obtention de titres de séjour ne viennent pas de rien. C'est un travail syndical interprofessionnel de proximité pendant tout le mouvement, mais aussi avant, pour le préparer. Le mouvement a créé sa propre dynamique et permis aux grévistes de décider de leur grève, du début à la fin. La présence syndicale quotidienne a aussi permis de découvrir de nombreuses autres affaires de surexploitation de travailleuses et travailleurs sans papiers, y compris d'autres cas de « traite des êtres humains ».

Majoritairement des femmes, des personnes « racisées », des travailleurs et travailleuses jusque-là maintenu·es dans la précarité, l'intersectionnalité en actes, pas seulement en paroles : ça s'appelle du syndicalisme !

Les Chronopost toujours en lutte !

En décembre 2021, 18 travailleurs sans-papiers de Chronopost ont installé un piquet de grève devant l'agence d'Alfortville (94), pour défendre leurs droits et leur régularisation. Chronopost est une filiale du Groupe La Poste, dont l'État actionnaire est le véritable propriétaire. Elle sous-traite ses chantiers à des entreprises qui ont recours à des boîtes d'intérim pour recruter des sans-papiers.

Cette grève a pris le relais d'une précédente, en 2019/2020, qui avait permis la régularisation de 73 travailleurs sans-papiers. Les grévistes ont été rejoints et soutenus dans leur combat par des dizaines d'autres travailleurs sans-papiers.

En juin 2023, 32 dossiers de demande de carte de séjour d'occupants du piquet, dont les 18 Chronopost, ont enfin pu être déposés en préfecture. 15 travailleurs ont été régularisés, dont 4 Chronopost. Le 31 octobre 2024, la préfecture faisait évacuer le piquet de grève par une intervention massive et musclée des forces de police. En février 2025, reniant ses engagements, elle refusait la régularisation des 17 en suspens et délivrait des OQTF.

Ces travailleurs sans-papiers sont toujours en lutte, soutenus par le Collectif des travailleurs sans-papiers de Vitry-sur-Seine, l'Union départementale Solidaires Val-de-Marne et la fédération SUD PTT. Depuis plus de quatre ans, deux ou trois par semaine, ils manifestent, ils participent aux actions d'autres collectifs de sans-papiers, ils sont présents dans les mobilisations interprofessionnelles, ... ils luttent !

● Christian Mahieux



DU JE AU NOUS, PROLONGATIONS

La précédente table ronde de *Cerises* a ouvert un débat sur le passage du « Je » à un « Nous » émancipateur. Pour les participants, des difficultés ont toujours existé mais prennent un tour différent selon l'époque. La révolution industrielle a formaté des rapports sociaux verticaux jusque dans les comportements politiques : pour être efficace, le « je » doit se fondre dans le « nous », écrasant l'individu et sa parole. Ce fonctionnement perdure aujourd'hui dans les pratiques des organisations traditionnelles.

Il semble ne plus correspondre aux processus de politisation des nouvelles générations pour qui les « Nous » ne peuvent se construire qu'à partir des expériences et de désirs personnels. C'est notamment le cas des luttes féministes qui, en articulant avec bonheur l'individuel et le collectif, l'intime et le politique engrangent des victoires contre la domination patriarcale et au-delà. A l'inverse, les participants ont cherché à analyser pourquoi les « Nous » des couches populaires sont totalement invisibilisés.

Pour aller plus loin sur le sujet, nous avons demandé à des gens de terrain de parler de leurs engagements, de dire ce qu'ils aimeraient changer dans leur vie et dans la société ? Dans quels collectifs ils se sentent bien et pourquoi ? Quels rapports ils entretiennent avec les organisations associatives, syndicales, politiques ? Selon eux, manque-t-il quelque chose aux démarches de ces derniers pour être plus attractifs à leurs yeux ?



UN NOUS À LEUR PORTÉE ?

Cerises les a rencontré·e·s aux quatre coins du pays, en Bretagne, en Bourgogne dans la région parisienne. Ils et elles ont moins de 50 ans pour la plupart. Certain.e.s ont bifurqué. Le respect de la nature et des droits humains, la fabrique et la réparation du lien social sont leurs valeurs cardinales et un carrefour de leurs luttes.

Engagé·e·s dans des collectifs locaux contre les exclusions, les discriminations et la protection de l'environnement, ils et elles n'envisagent pas d'abord le passage du « Je » au « nous » à l'échelle de la société qui leur paraît hors d'atteinte. Ils et elles construisent leur « nous » dans la proximité, le voisinage, la sphère familiale ou amicale, la sphère professionnelle, là où leur « pouvoir faire » a quelques chanc-

es de changer les choses. Dans la foulée du mouvement « **Bloquons tout** » de septembre 2025, certains d'entre eux se positionnent sur de nouveaux enjeux notamment la sensibilisation des gens sur la richesse et le pouvoir des milliardaires.

Pour elles et eux les principaux obstacles au passage du « je » au « nous » sont le morcellement de la société, l'égoïsme et l'individualisme. Ils et elles ne rejettent pas les organisations traditionnelles mais ont peu d'atomes crochus avec elles. Ils et elles leur reprochent une forme d'entre-soi qui clive et n'inclut pas l'individu et un fonctionnement trop institutionnalisé et vertical, voire reproduisant les rapports de domination. Pour beaucoup d'entre elles/eux les différentes échelles d'actions, associative, syndicale, poli-

tique ne s'opposent pas, mais il serait nécessaire de « créer des ponts » et de la communication entre elles. Ils et elles ne séparent pas leurs objectifs de lutte de la préservation de leur propre sécurité, liberté et développement personnel.

Cyril ouvre une piste : les différentes échelles de l'action devraient davantage s'imprégner de « l'intériorité militante » c'est-à-dire de la psychologie, des attentes et des repères des personnes engagées.

Nous avons sollicité aussi le point de vue de Corinne Lepage, militante de l'éducation populaire et de Jacqueline Madrennes.

● **L'équipe de rédaction**

ADELINE

J'ai 31 ans, je suis la mère d'une jeune enfant. Cela fait 6 ans que je travaille dans l'insertion professionnelle. Aujourd'hui, je prépare une VAE pour le Diplôme d'État d'Assistant de Service Social et termine mon Master 2 en Recherche en Travail Social.

J'aimerais qu'on puisse ralentir notre rythme. Avoir le temps de prendre soin de nous, des autres. Avoir le temps d'apprendre à se connaître, d'avoir la possibilité de tester, d'échouer et de recommencer. Avoir le temps de faire des rencontres, de contempler ce qui nous entoure, de nous reconnecter à la vie et d'y prendre du plaisir.

Je dirais que d'une manière générale, je me sens bien dans tous les collectifs dans lesquels les personnes sont respectueuses, tolérantes et honnêtes. Je crois sincèrement en l'intelligence collective, en l'Éducation Populaire. On a beaucoup à apprendre les uns les autres.

Mon engagement est le respect des droits humains qui est, selon moi, un carrefour des luttes dans lesquelles je suis engagée, comme la lutte contre l'exclusion et les discriminations et la protection de l'environnement.

La lutte anticapitaliste me paraît prometteuse. Hormis une petite élite, je pense qu'on est collectivement (nature comprise !) épuisé par le capitalisme et qu'il faut que ça s'arrête

Écouter ceux que l'on entend moins.

ANNE ET GÉRARD

Tous les deux sont engagé/es dans les questions d'alimentation, lui sécurité sociale de l'alimentation et est élu municipal. Elle, davantage tournée vers les consommateurs. Ils ont tous deux participé grandement au Conseil d'Habitants de notre commune. Ils ont tous deux (surtout elle) participé aux forums que nous organisons.

A propos du passage du Je au Nous, ils font d'abord une critique sur notre point de départ qu'a été le mouvement féministe et celui des migrants : pour l'essen-

tiel disent-ils, **le Nous se forme certes à partir de l'intime mais avec pour objectif de faire évoluer les mentalités et comportements sociaux.** S'en prendre à l'État et à la domination des capitalistes dont ils perçoivent bien la nocivité est une autre histoire. Pour l'emploi ou le coût de la vie, il faut construire un Nous beaucoup plus éparpillé au départ et faire bouger l'État ou ceux qui détiennent les pouvoirs sur la société. C'est une autre paire de manche qui va bien au-delà de faire évoluer des mentalités. Ils se centrent sur ce qu'ils considèrent

pour repartir sur de bonnes bases. La loi du plus fort qu'il nous impose nous mène rapidement dans le mur.

J'ai entretenu, et j'entretiens toujours, des rapports multiples avec des organisations associatives (en tant que salariée, bénévole, adhérente ou donatrice). Elles sont essentielles aujourd'hui pour pallier les défaillances de l'État, malgré les menaces financières qui pèsent sur elles.

Par ailleurs, j'ai été syndiquée, mais j'ai dû résilier mon adhésion à la suite d'un changement de situation professionnelle. J'attends de la stabiliser pour adhérer à nouveau. Les membres étaient très réactifs et accueillants.

Enfin, en ce qui concerne mon rapport avec les organisations politiques : disons que j'ai essayé plusieurs fois de contacter le comité le plus proche de chez moi, sans succès, pour pouvoir adhérer à l'une d'entre elles. Ce qui est malheureusement un peu frustrant et démotivant.

Il y a souvent des jeux de pouvoir qui s'y jouent et qui reproduisent les rapports de domination que l'on peut voir dans le reste de la société. Pour moi, il n'y a pas vraiment de secret, pour faire émerger de nouvelles (et réelles) perspectives, il faut une grande mixité dans les instances décisionnaires. Il faut faire preuve d'humilité, écouter ceux que l'on entend moins (les femmes, les minorités, les jeunes, etc.), mais, aussi et surtout, **les laisser décider et les laisser agir.**

● **Propos recueillis par Patrick Vassallo**

comme des objectifs concrets tels qui peuvent être ressentis par les gens. « On ne voit pas aujourd'hui quel Nous est en formation au niveau politique dont tu parles, donc qui serait à rejoindre, ni comment en créer un et comment nous pourrions y contribuer ». **Ce qui les conduit à un immense pessimisme quant à la politique et ils préfèrent parler d'objectifs « plus concrets ».**

● **Propos recueillis par Pierre Zarka**

DANS LA TÊTE DE CYRIL

Cyril 34 ans. « J'ai le diplôme d'ingénieur des Arts et Métiers, et j'ai décidé de ne pas faire ingénieur, pour le moment en tous cas, parce que je considère qu'on a assez de connaissances scientifiques, et de ressources pour satisfaire tous les besoins de tous les humains. Or, on voit bien quand on regarde le monde et même en bas de chez soi, que tous ces savoirs et toutes ces ressources ne sont pas utilisées dans ce but pourtant évident. Je me suis donc dit que mon énergie et mon temps auront plus de valeur si je les mets sur d'autres choses, plus sociales. Je n'ai pas de trajectoire définie vraiment, même si je suis très porté par tout ce qui est créer du lien social, de différentes manières et d'aider à impulser des projets collectifs qui font pour moi sens autour de comment des humains peuvent se connecter les uns aux autres. Ça participe de créer une société où je serais moi-même plus en sécurité où je gagne moi-même en liberté. Plus tous les côtés joyeux et fous que la vie peut avoir quand il y a un bon contexte de convivialité.

Dans quel type d'actions es-tu engagé et pour quels objectifs ?

Je pense qu'il ne faut pas séparer les objectifs des militants et leur développement et bien être personnel. Quand j'ai créé, un réseau d'entraide il y a 7 ans, je parlais de mes besoins personnels. Je voulais aussi créer du lien avec les autres pour me sentir « libre et en sécurité » face à une société qui devient de plus en plus insécure. Enfin, je voulais constituer un réseau d'entraide à partir de valeurs fortes comme le don sans contrepartie. Pour moi, c'est un pied de nez à la logique économiste dominante qui dit qu'il faut toujours qu'il y ait un échange ; et que je dois gagner à l'échange. L'acte de donner se suffit en soi. Aider quelqu'un est une motivation et un plaisir en soi. C'est un message qui manque dans la société. Je crois que ça valait le coup de visibiliser tout ça, de faire vivre toute cette valeur qui est en nous en tant qu'humain.

Depuis un an, dans la foulée du mouvement « Bloquons tout » nous avons créé un collectif notamment pour informer et sen-

Il y a des codes qui sont assez difficiles à intégrer quand on est extérieur à ces mouvements-là.

sibiliser les gens sur la richesse et le pouvoir des milliardaires et l'enjeu démocratique qu'ils représentent, dans des formes pédagogiques et ludiques

Et tes rapports avec les organisations, les syndicats, les partis ?

Avant tout, je les remercie. Heureusement qu'ils et elles sont là, parce que je crois que la société leur doit énormément grâce à leurs engagements depuis si longtemps pour une société meilleure pour toutes et tous.

Je n'ai pas de problème de rapports avec les militants ; individuellement je les trouve sympas mais « collectivement » je n'ai « pas vraiment d'atomes crochus. Je trouve qu'il y a quelque chose qui leur manque au niveau de l'inclusion des personnes ; notamment d'aller voir des gens qui ne sont pas des habitués et de s'intéresser à eux, de communiquer avec eux en partant des repères des gens et pas de ceux des organisations. Je trouve qu'il y a des codes qui sont assez difficiles à intégrer quand on est extérieur à ces mouvements-là.

Penses-tu qu'on doit articuler l'action locale avec la dimension politique à une échelle plus générale

Pour moi, les différents niveaux d'actions, associative, syndicale, politique ne s'opposent pas en soi, elles se complètent. Je pense qu'il est nécessaire de « créer des ponts » et de la communication entre ces différentes échelles.

Il me semble que ces échelles différentes peuvent se nourrir de « l'intériorité citoyenne » c'est à dire la quête intérieure de s'améliorer en tant qu'individu humain. Par exemple en écoutant mieux sa propre complexité intérieure, et en écoutant mieux les autres dans leur propre complexité. Comme Grothendieck, je crois que le changement de la société se nourrit du changement des relations que nous avons les uns aux autres. Et réciproquement, une société où les besoins des humains sont mieux satisfaits et garantis par la loi, crée un environnement favorable pour une amélioration des relations humaines.

● **Propos recueillis par Pacco**

Voir l'interview plus complète en visio [ici](#).

DU « JE » AU « NOUS » QUI PARLE ?

« **Je** » est un corps qui parle. Les récits ont désormais intégré la pensée du réel dans notre société : autofiction, biographie, analyse politique et systémique des parcours individuels, libération de la parole, pratiques d'éducation populaire. On ne peut plus penser et décrire le réel sans s'y référer. Ils s'inscrivent également dans toutes les démarches militantes et politiques pour faire émerger des luttes collectives et/ou venir étayer des combats en cours. **Ces témoignages racontent le monde pour mieux en penser tous les autres possibles. Ils incarnent les systèmes de domination pour mieux les rendre visibles et se donner, collectivement, les moyens de les combattre.** Ces «Je» nous ramènent dans un présent où les corps sont en mouvement. «Je» est un corps qui parle mais qui entend être écouté.

Mais qui parle vraiment quand on dit « Je »? Qui entend ces « Je » ? De quels « Nous » sont-ils le nom?

«**Je**» est un corps qui prend la parole pour essayer de s'émanciper d'un rapport social conscientisé ou non : dire les violences subies du fait de sa classe, son genre, sa race, son état de santé, son orientation sexuelle, sa religion, son âge est un acte qui s'inscrit dans une volonté de sortir de la solitude, de la peur, du déni, du silence imposé, de l'impuissance, de la colère qui ronge, du doute qui abîme. Une volonté de faire corps avec l'autre, qu'il soit même ou pas. **Et de déposer au «Nous» une partie de cette histoire pour qu'elle devienne collective, puissante et transformatrice, dans l'idéal.**

« Je » est un corps qui dit « Et toi ? », qui te propose de t'interroger sur ce que cette histoire provoque chez toi, sur ce qu'elle vient déranger, éveiller, rendre conscient, que cela soit

confortable ou pas, que tu le choisisses ou pas. « Je » est aussi toi, en miroir ou en creux. **« Je », dès qu'il se raconte au monde, devient un objet social à traiter.** Et ce, quelque soit le périmètre social en question. Ne pas le faire est une violence qui finira par être collective.

« **Je** » est un corps qui interroge la construction possible d'un « **Nous** ». Une construction qui demande un temps long, sécuritaire et fragile. Un «Nous» qui pourrait être le lieu d'une compréhension politique puissante, d'un apprentissage collectif permanent, d'un travail social qui tisserait, par les savoirs croisés, une écoute et un lien avec d'autres « **Nous** » qui se construisent ailleurs, autrement mais avec lesquels nous pouvons être en alliance politique.

« Je » est souvent invisible et/ou invisibilisé, seul.e ou se croyant comme tel.le. «Nous», qui se revendique ainsi est souvent un système clos, non poreux à ses propres « Je », qui ne peut remettre en question son fonctionnement sans s'écrouler. **Alors quand « Je » parle, « Nous » n'écoute pas.** « Nous » a peur de ce qui est nommé par ces « Je » car sans leur silence, son récit ne tient plus. Son existence ne tient plus, son objet est vain. Alors « Nous » écoute mal ou fait semblant d'écouter, « Nous » se réapproprie leurs paroles, les transforme pour les tordre en un récit qui convient au maintien du sien, aussi fragile soit-il pourtant déjà. **« Nous » n'est pas, n'est plus adapté à « Je » et le rend responsable de leur échec collectif : c'est la faute des gens apparemment.**

Alors « Je » se tait. Et « Nous » pensant qu'il a entendu se réjouit de cet échange. Puis «Je» finit par se trouver d'autres espaces, d'autres modalités d'actions, d'autres alliés et crée un « Nous » avec une matrice différente, parce que les mouvements sociaux sont plus résilients que les vieilles institutions militantes, et c'est tant mieux!

● Corinne Lepage

**Alors quand « Je » parle,
« Nous » n'écoute pas**



CÉLINE

A plus de 40 ans, ex-employée à la région, démissionnaire pour de petits boulots « je ne voyais plus l'intérêt social de mon travail ».

« J'avais beaucoup espéré dans le Nouveau Front Populaire mais rien n'a changé : les vieilles habitudes de clocher des partis ont vite repris le dessus. J'entends bien les discours tonitruants de Mélenchon mais au final, même à gauche on poursuit ce qui s'est toujours fait. J'espère que la nécessité de faire barrage au RN réveillera un peu les gens. Je participe

aux manifs, mais je ne vois pas se profiler un **Nous** comme tu en parles et moi je suis bien incapable de faire changer ça. Où trouver l'argent ? Mais qui croit qu'on aura la force de le faire ? C'est un horizon tellement lointain. Cela dit peut-être qu'à force de brandir d'autres choix... mais je n'y crois guère ».

« J'en reste à barrer la route à l'extrême-droite et intervenir sur des problèmes locaux. Là, **je trouve un Nous à ma portée** ».

● **Propos recueillis par Pierre Zarka**

LES OREILLES GRANDES OUVERTES

Une fois n'est pas coutume : nous ne vous écrirons pas ce que se sont dit Clara et son père à propos de la problématique que nous leur avons posée : « Je, nous, qu'est-ce qui manque pour passer du je au nous lorsqu'on veut passer dans la pratique ? ». La pratique, pour Clara et Jean-Blaise, c'est le quotidien. Ils sont donc littéralement « passés à table ». Dans le sens premier de l'expression. Au menu, un gratin de courgette (pas extraordinaire selon Jean-Blaise).

C'est donc une sorte de banquet pla-

tonicien auquel nous ont conviés Jean-Blaise et sa fille. Les détails de leurs échanges ne nous sont pas toujours très compréhensibles au moins nous proposent-ils une méthode éprouvée de débat et de réflexion mêlant des « je » et du « nous » sur le sens même de ces « je » et de ces « nous », empreinte d'une convivialité digne de quelques ancêtres philosophes.

Avec des sourires, des éclats de rire, des plaisanteries, des hésitations, des instants de réflexion qui sont porteurs de sens aussi

sur notre façon d'être et de faire. Jusqu'au bout de l'heure que dure cette conversation, Jean-Blaise, le père aura des surprises, voire des inquiétudes.

Leur réponse parlée ne nous obligera pas à une attention exclusive. Une fois que vous aurez cliqué sur le « ON », vous pourrez très bien finir votre vaisselle ou vous allonger sur un canapé, seules les oreilles grandes ouvertes.

● **Cliquez donc sur [Clara](#) et [Jean-Blaise](#)**

LUC

Professeur d'EPS, gymnaste, sportif global. J'aime bien tout ce qui touche à l'écologie. Je ne suis pas vindicatif, je suis plutôt dans la sensibilisation.

J'ai déjà commencé à changer mon mode de trajet de chez moi à mon travail. J'aimerais un potager plus conséquent même si nous habitons à quelques centaines de mètres d'un maraîcher en permaculture.

Je voudrais changer la façon de penser des gens. Ils réagissent en fonction des sanctions plutôt qu'au bien-être du voisin, de la voisine. S'il n'y a pas de carottes négatives, de punition, bah ce n'est pas grave...

Je voudrais penser une organisation du sport différente comme en Norvège. Les fédérations valorisent le chemin, par exemple en sport collectif, comment vous avez joué, et pas le score en lui-même. Jusqu'à un certain âge, l'objectif c'est bien jouer pour gagner, gagner avec la manière. Entre collègues la pensée est partagée, mais elle n'est pas prête à être mise en place parce qu'il y a des gros freins empiriques. Nous avons vécu avec cette imprégnation culturelle française... moi, j'essaie de faire avec mes élèves, au sein de ma classe ou des groupes que j'ai à l'AS. Mais j'ai essayé l'an dernier d'en parler : « Ah Luc, tu veux changer le paradigme, ça va demander des efforts... ». Pour sortir du système, il faut en avoir la volonté.

Ce fonctionnement autoritaire est culturel. C'est facile de rester dedans. Pour en sortir il faut des gens prêts à déployer beaucoup d'énergie. Des locomotives. Il faut aussi du monde derrière. En STAPS, on a pas mal de formations sur la pensée positive, la psychologie positive, l'éducation positive. Je

Pour sortir du système, il faut en avoir la volonté.

pense que le frein culturel est vraiment énorme, les parents, les grands-parents, on est tous imprégnés. Et les politiques, est-ce qu'ils sont prêts au niveau communal ou à l'échelle de l'État à faire de la prévention au lieu de la répression ?

Nous avons eu pendant 3-4 ans un commerce associatif dans notre village. L'idée, c'était de créer du lien avec les gens de la campagne parce qu'il n'y avait plus de commerce. On a rouvert le dernier commerce en mode associatif avec des produits locaux. Le maire ne nous a pas aidés et on a fermé. On manquait aussi de bénévoles.

Alors je travaille mon action en tant que prof, sans savoir combien, plus tard, se diront : « Ah bah, ça, c'était intéressant... ».

Je milite peu dans la rue.

Je signe des pétitions mais en termes d'action concrètes, je n'ai pas été plus loin que ça. Je ne m'engage pas plus parce que la gestion de mon temps me pose problème. Je l'ai fait quand j'étais plus jeune, j'ai milité dans la rue mais là actuellement, j'essaie d'utiliser mon temps et mon énergie dans la proximité directe. Au collège j'ai participé à deux heures d'informations syndicales - contre O l'an dernier - parce que je préfère privilégier une présence avec les élèves. Je ne sais pas si c'est la bonne manière de penser. Mais je ne suis pas sûr non plus qu'il y ait « une bonne manière ».

Ce n'est pas que l'engagement syndical soit inutile. Au contraire, heureusement qu'ils sont là pour militer, revendiquer, dénoncer. S'il n'y avait personne, qu'est-ce qui se passerait pour les plus précaires ? Le « NOUS », ça m'a fait penser à Charlie. **A ce moment-là, tout le monde s'est regroupé, mais après, c'est retombé.** Le COVID, même chose : on s'entraide jusqu'à pouvoir reprendre son mode de consommation habituel.

Les personnes les plus démunies, qui ont le plus besoin des organisations syn-

dicales sont très nombreuses, mais ne savent pas forcément quoi faire. J'en fais aussi partie : au niveau du droit du travail, si on était plus au courant, on serait plus nombreux à nous sentir capables de revendiquer.

Si tout le monde trie ses épluchures, ça va peser mais les industriels brassent des quantités beaucoup plus phénoménales. **L'engagement individuel, ce n'est clairement pas suffisant. Il faudrait changer les pratiques des industriels.**

Parfois, les politiques sont plutôt des freins. Mais parfois ils peuvent être un levier. Par exemple la ville de Rennes a décidé de faire du centre-ville un espace piétons/vélo. C'est un vrai virage, c'est une bonne direction par rapport aux enjeux écologiques.

Plus jeune je discutais avec mes parents, le Parti socialiste avait des idées socialistes, il était suivi, et il y avait un mouvement. Maintenant on est dans une société du « tout-pour-ma-gueule » y compris en politique. Les têtes de liste se tirent dans les pattes entre eux, même au sein d'un même parti, ils défendent un enjeu individuel et pas collectif. **Il n'y a pas de conception de la société. C'est ce qui fout le bazar, quel que soit le parti.** Il y a plus de variété d'opinion politique mais c'est moins lisible, moins efficace.

Sur la question du fascisme, je pense qu'à un moment donné on va y passer comme tous les pays autour. Le problème c'est aussi les USA avec ce pouvoir d'un mégalomane. Il faudrait se bouger pour agir avant. Pour l'instant, tout ce que moi je fais, c'est aller voter pour montrer qu'il y a des gens qui ont envie d'avoir accès à d'autres idées. J'aimerais bien que le vote blanc soit pris en compte pour dire qu'aucun candidat ne nous plaît et qu'on est obligé de voter pour ne pas laisser passer les autres.

● **Propos recueillis par Sylvie Larue**



ELIAS

Étudiant en théâtre, 23 ans.

J'ai conscience des méfaits du système. Mais à mes yeux **le paysage politique n'offre aucun intérêt, il reproduit l'existant**. Il n'y a pas d'avenir ni de ce côté-là ni avec le vote. Il faut renverser le système mais avec qui ? Les partis politiques appellent davantage à s'aligner derrière eux ou derrière un chef plutôt que de construire ensemble. Je participe bien à des rencontres sur ce thème mais nous sommes si peu nombreux... Je pense que les médias en rajoutent quant au désastre du monde pour qu'on déprime au lieu d'être en colère. Je me concentre donc sur mon avenir professionnel tout en gardant l'esprit en éveil au cas où quelque chose bougerait.

Je trouve d'ailleurs que l'art perd de son sens, il offre davantage une vision conformiste plutôt que de défricher des contenus et des formes qui bousculent l'état des choses.

Il faudrait trouver le moyen de se regrouper pour produire de la radicalité sans que les désaccords entre nous deviennent des obstacles. Au fond je reste dans l'attente de signaux forts qui poussent à se rassembler pour changer le monde.

● **Propos recueillis par Pierre Zarka**

JE NE POUVAIS PAS LES LAISSER LÀ

Je m'appelle Yolande, j'ai 58 ans. Je suis enseignante. J'ai deux enfants. J'habite Auxerre depuis l'année 2000. Je ne suis pas originaire de cette région, et cela n'a pas été simple pour moi d'arriver ici parce que je ne connaissais personne. Ma famille est toute dans l'Ouest de la France et je n'avais jamais imaginé venir m'installer dans une ville, un département que je ne connaissais pas du tout. Je ne savais même pas où c'était situé.

Ce qui pour moi serait important de changer dans la société, c'est déjà, l'environnement. Ça c'est quand même un sujet très préoccupant dont on n'entend plus parler. Il n'y a plus du tout ... le sujet du développement durable, on n'en entend plus parler, un sujet qui est complètement passé à l'as. Tous ceux qui avaient des travaux à faire chez eux ont dû abandonner. C'est un gros sujet.

Après, il y a les préoccupations de l'accueil des migrants parce que je pense que c'est injuste qu'on ne puisse pas circuler librement. Là j'ai un cas concret. J'ai fait une attestation d'hébergement pour un jeune Guinéen qui a un visa « *touriste* » pour passer deux mois en France. Ça lui a été refusé parce qu'il ne peut pas prouver qu'il pourrait assurer sa subsistance en France et il ne peut pas prouver qu'il repartira dans son pays au bout de 2 mois. Comment veux-tu prouver ça ? Déjà, par rapport à sa subsistance, j'ai envoyé un recours et j'ai dit que, de toutes façons, quand j'invite des gens chez moi, ils ne vont pas payer de loyer et la bouffe... Je les héberge. Comment veux-tu qu'il prouve autrement. Moi j'ai mon fils qui voyage

J'aime beaucoup le collectif mais il y a des hauts et des bas.

aussi ; il peut aller dans le monde entier, sans problème. C'est dégueulasse.

Pour l'environnement, j'agis à titre personnel. Mais pour les migrants, je suis à RSM. C'est le *Réseau Soutien Migrants*. Je peux te dire comment je me suis jointe à ce collectif. Quand j'avais mes enfants en bas âge, je m'occupais de ma vie familiale, je ne me préoccupais pas trop de ce qu'il y avait autour de moi. Je ne m'en préoccupais pas trop mais, évidemment, je signalais des pétitions, j'allais dans des manifs, tout ça. Pas plus. Et c'était au moment de la guerre en Syrie, je crois. Il y avait des Syriens qui étaient arrivés en France. Et puis, on était allés à Paris pour des problèmes médicaux... Il y avait des tas de matelas étalés par terre, place de la Bastille, et des gens qui dormaient dessus. Et je n'avais qu'une envie, c'était de les prendre. On ne pouvait pas amener tout le monde et je me suis dit que ça ne pouvait pas... je ne pouvais pas rester comme ça. (*émue*) Je suis désolé à chaque fois ça m'afflige. Je me disais « ce n'est pas possible, je ne peux pas laisser ces gens-là. Et il faut au moins que je fasse un truc ». J'ai hébergé... mais je n'ai pas hébergé tant que ça à la maison. Mais c'est comme ça que la préoccupation m'est venue. Et puis c'était possible. Les enfants commençaient à être grands... On n'a pas fait des choses extraordinaires, une petite goutte d'eau.

J'aime beaucoup le collectif mais il y a des hauts et des bas. Pas dans le collectif, mais par rapport à mon impression d'être utile. J'ai l'impression quelque fois de ne pas faire grand-chose. J'assiste à toutes les réunions, je fais partie de la collégiale.

Avec les adhérents, on a pu mettre en place des hébergements de façon structurée quand même. C'est important pour eux que ce soit structuré.

On fait connaître l'association, on tient des stands, on propose des projections de films avec Ciné-Manie. Quelque fois on a des actions particulières pour aider une famille dans le besoin. Nous sommes aussi en réseau avec d'autres associations, avec des syndicats, des partis politiques. **Ensemble on est quand même plus fort. La dernière fois, il y avait des partis politiques et des syndicats qui étaient venus, qui s'étaient engagés auprès de nous. Ça donne de la force.**

Je suis militante de la France Insoumise et syndiquée à Sud-Éducation. Alors, ce que j'ai remarqué, c'est que je n'arrive pas à mener tout de front. Alors, généralement, je suis beaucoup impliqué avec RSM. Quand il y a eu les élections législatives, j'étais à fond avec la France Insoumise. Et quand il y a eu la lutte pour les retraites, j'étais vraiment avec mon syndicat. Mais je n'arrive pas à tout suivre tout le temps.

Une difficulté c'est qu'ils ne s'entendent pas toujours entre eux, il y a des frictions quand même. Par exemple, à Sud-Éducation ils ne sont pas forcément pour la France Insoumise. Je suis une des rares qui est à la France Insoumise... Y'a pas forcément de ponts. **Je trouve que ça manque de ponts.** Je pense qu'on a des idées proches, la France insoumise, certains syndicats et notre association de migrants. Je pense que les gens font des choix particuliers. Je ne trouve pas les mêmes gens à la France Insoumise et dans le collectif de soutien aux migrants. Ce ne sont pas les mêmes. Ce sont des autres. Ce n'est pas grave. Ils ont leurs convictions politiques.

Pour moi, ce n'est pas incompatible en tous cas.

● **Propos recueillis par Pacco**



PHILIPPE

48 ans, participe à la vie associative de Tournus. Ingénieur qui a quitté son boulot pour devenir formateur. Très critique sur la finalité des biens de consommation, il ne voyait pas l'utilité sociale de son métier. Il a participé à la journée du 10 septembre puis... plus rien ? Son expérience au travail, dans les associations et en politique est que celles et ceux qui au départ sont mandaté/es et souvent au départ sincèrement à l'écoute prennent vite le pli de devenir de « véritables dictateurs ». Avec le temps, ça ne loupe jamais. Il participe à des rencontres citoyennes mais sans s'y engager davantage. « Au moins on passe le temps avec d'autres ». **Cette pente pour lui inévitable du collectif vers la dictature de quelques-uns est pour lui le principal obstacle au passage du Je au Nous. Il ne voit pas comment il pourrait en être autrement.**

● **Propos recueillis par Pierre Zarka**

NOUS, L'ORCHESTRE

Le dernier documentaire de Philippe Beziat sur l'orchestre philharmonique de Paris, au-delà de son intérêt musical, m'a ouvert un espace de réflexion sur les similitudes entre « *faire orchestre* » et « *faire société* ».

Pour le jeune chef d'orchestre, Klaus Mäkelä qui dirige la philharmonie, « *l'orchestre est une société basée sur le collectif et l'autorité* ». Laissons-lui l'autorité pour se centrer sur le rapport entre le collectif (le « *nous* ») et le singulier (le « *Je* »).

D'abord, les origines géographiques des membres de la philharmonie sont très diverses, leurs rôles, leurs places aussi, de celles qui sont dans la lumière à celles qui sont dans l'ombre. On peut ressentir « *ne servir à rien* » alors même que le seul son d'un triangle concourt à l'œuvre commune. La promiscuité dans la durée génère des insupportations réciproques. Mais « *si on se fait la gueule, remarque un alto, ça ne marche pas. Pour que ça fonctionne, pas besoin d'être amis/les mais un peu plus que collègues* ».

Pour ne pas « *s'entretuer* », nécessité d'aller voir ailleurs : de jouer dans des formations choisies, cooptées. Cela m'a fait penser à nos collectifs : on se rassemble, on élabore, on projette ensemble puis on se sépare et on produit dans d'autres espaces. Dans le cas de la philharmonie, c'est pour mieux revenir à la force du collectif pour faire œuvre commune. Il arrive que ce soit aussi notre cas !

La remarque d'un musicien sur la direction de Boulez m'a intéressée. Il trouvait celle-ci « *très organisée et froide* » jusqu'au jour où un musicien s'est lâché et l'orchestre l'a suivi. Boulez a réagi : « *à partir du moment où vous êtes dans le cadre, si vous voulez tout donner, allez-y* » ! La créativité n'avait été possible que parce qu'il y avait un cadre, ce qui fait dire au musicien interrogé : « *la liberté est dans le cadre* ».

Le cadre, serait-ce l'articulation pertinente entre le « *Je* » et le « *nous* » ? Ce qui équivaldrait pour nous au projet politique ?

Autre similitude : l'importance de l'unité, à partir de points de vue et d'ouïe différents, de même que l'interdépendance. Il faut aller jusqu'à « *se fondre dans le collectif* » ; du moins, « *il vaut mieux se réinsérer plutôt que de continuer à faire son truc dans son coin* ».

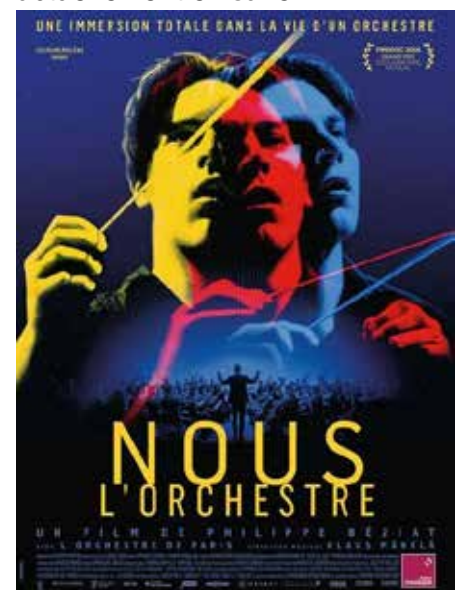
Un jeune homme, à qui on conseille de « *s'engager* » s'inquiète : « *on m'a dit qu'il ne faut pas s'entendre tout seul mais entendre tout le monde* ».

Je conclurai par la phrase d'André Cazalet, joueur de cor à la veille de prendre sa retraite après 43 ans à la philharmonie et toujours insatisfait du son qu'il produit : « *La quête d'une vie c'est de faire ce qu'on veut. Malheureusement, on ne fait que ce qu'on peut* ».

Et j'ajouterais que c'est déjà très bien !

● Florence Dalzon

« **Nous, l'orchestre** » documentaire réalisé par Philippe Beziat, actuellement en salle



CHLOÉ

33 ans, professeur, mais je ne me définis pas seulement par mon métier, je me définis surtout par mes passions. Je suis passionnée d'arts créatifs.

Je suis devenu féministe depuis, je dirais, 10 ans. Avant c'était une question qui m'intéressait, mais il y avait une forme de pudeur à dire clairement auprès des gens que je suis féministe. Maintenant, c'est une fierté.

J'aimerais que les gens soient plus empathiques les uns envers les autres. C'est lié à mon combat féministe, ça a beaucoup fait évoluer mes relations, ma façon de voir le monde et ça continue de le faire. J'aimerais arriver encore plus qu'actuellement à des relations vraiment saines, notamment avec les hommes.

Mon engagement politique est venu après mon engagement féministe, qui m'a permis de comprendre que toutes ces discriminations et toutes ces violences de genre que j'ai pu subir ou que j'ai vu d'autres subir, c'était déjà un système, des mécanismes globaux liés au patriarcat, qui est un autre système d'exploitation. **Les deux systèmes se nourrissent l'un l'autre. Mais ma position de militante n'est pas la même sur les deux plans.** Ma présence dans les syndicats est plus récente, comme les deux n'ont pas le même fonctionnement, je ne m'implique pas de la même manière.

Je trouve la porte d'entrée dans le féminisme plus facile. Ça a commencé par une prise de conscience au niveau individuel lié à l'intime. Et lors de rassemblements féministes j'ai compris que ce que j'avais ressenti, d'autres le ressentaient. Il y avait une sorte de reconnaissance mutuelle. **On passe du JE au NOUS, on se dit : « Je ne suis pas seule, ce que je ne comprenais pas, d'autres ont fait des liens pour moi. » et tout prend sens.**

Et puis, il y a vraiment eu un changement d'émotion, de la tristesse à la colère. « Ma colère est légitime ». Le féminisme, pour moi est un mouvement qui autorise la colère. Le féminisme, c'est une lutte à la fois joyeuse et qui légitime la colère. Et ça, ça faisait du bien, clairement.

On entre petit à petit de l'individuel au collectif : ce que j'ai bien aimé dans *Nous toutes* - c'est le collectif dans lequel je navigue - c'est que c'est très ouvert. **On peut participer ponctuellement.** Il n'y a pas de pression à s'engager complètement dès le départ. **J'ai l'impression que c'est plus institutionnalisé dans les syndicats, le fonctionnement semble davantage hiérarchique**, en quelque sorte, et ça, ça peut faire peur. On peut se dire : « Est-ce que j'ai ma place dans un syndicat, dans la lutte ? ».

Cette question de la voix, c'est aussi une question féministe. Nous, les femmes, on ne s'autorise pas forcément à avoir - ou plutôt la société ne nous autorise pas à avoir - une voix propre, donc ça on l'intègre. Je trouve que le féminisme a réussi à dire : Vous êtes légitime. Ce que vous direz sera écouté, entendu, que vous militiez depuis 30 ans ou depuis 3 mois. » et ça c'est ce qui aide à se sentir bien dans le militantisme féministe, même si parfois, comme dans tout collectif, le vivre ensemble n'est pas simple. **Mon sentiment d'illégitimité me pousse à me dire que ma parole ne sera pas assez efficace pour servir mon syndicat.**

Dans les collectifs féministes, il y a plein de mouvances, plein de courants, et on dépasse, disons, les clivages politiques, même si pour moi, le féminisme est clairement politique.

Pour moi la politique, c'est le vivre ensemble. Le fait d'avoir une organisation avec différents partis, des syndicats qui portent telle ou telle étiquette, je pense que ça peut en freiner certains. Il y a une crise de défiance par rapport aux syndicats à l'heure actuelle, les gens n'ont plus confiance dans tout ce qui est lié au politique, une sorte de fatalisme « c'est comme ça, la montagne paraît tellement difficile à déplacer politiquement, ça ne sert plus à rien de voter, ça ne sert à plus à rien de s'engager, tout est déjà joué ». Étrangement, il n'y a pas forcément ça dans le féminisme, alors que je trouve pourtant que la montagne est énorme !

L'adversaire est plus facilement identifiable, identifié par les collectifs féministes : c'est le système patriarcal. **Dans les organisations politiques ou syndicales, c'est peut-être moins clair effectivement parce qu'il y a beaucoup de points de lutte.** Bon si on réfléchit, ça converge quand même globalement, la lutte contre le capitalisme et l'exploitation, mais le féminisme propose des micros-luttes successives. Les féministes ne l'ont pas décidé, mais le monde de l'audiovisuel s'en est emparé et ça aide aussi à recruter.

Le mouvement féministe a engrangé des victoires, mais on est à un moment de l'histoire où il y a un risque de régression, et je ne suis pas sûre qu'on obtienne tout le temps des victoires. Ce ne sera pas linéaire. Je suis toujours optimiste. Un côté de moi veut avoir confiance dans les prochaines élections. Lors des législatives, j'ai retrouvé cette énergie des rassemblements féministes, une sorte de lutte joyeuse, de colère légitime. On y croyait et les résultats ont démenti ce que disait les médias. Il y avait une sorte d'euphorie.

INTIMEMENT PLURIEL-LES

Coopérations, apprentissages solidaires, sens et confiance pour les enfants du REP+ dans lequel j'enseignais, supposait pour moi de bâtir un socle solide autour de l'école républicaine et laïque. Cela passait par l'idée de créer du collectif et du commun avec les parents d'élèves pour sortir d'une construction de soi régulée par la norme, par les segmentations encourageant compétition, méfiance et affaiblissement des liens sociaux.

Les neurosciences, référence dominante dans les discours sur l'éducation commençaient à m'interroger. Le cerveau, la partie noble ! Où était alors la part réelle de chacun-e, celle du corps, des cultures, des histoires et des environnements sociaux ?

Le recueil des récits des parcours de vie recueillis en classe a été l'axe de cette démarche. Pour replacer l'estime et le désir au cœur de notre communauté éducative. Pour écrire ensemble un nouveau récit et une nouvelle façon de se présenter au monde.

Les restitutions des récits - d'abord faites par une conteuse dans le respect de la parole singulière mais aussi partageable - en ont fait des moments d'exception. Chaque année, des centaines de personnes des quartiers sont venues écouter, s'écouter. Chaque histoire était la sienne. Turquie, Portugal, Algérie, Somalie, Kosovo, France... Émotions palpables d'où qu'on vienne, avec des récits communs dans le rapport à l'injustice, aux inégalités, à l'échec scolaire, à l'indignité, à la peur, au rire, à l'envie de devenir un-e citoyen-ne de plein droit et de donner un avenir à ses enfants.

Puis nous avons joué nous-mêmes nos spectacles avec l'appui d'un metteur en scène.

Dany raconte le génocide du Rwanda, l'exode, ses nouveaux enfants, orphelin-es qu'elle adopte, puis les camps du Zaïre, les viol-ences, et enfin la France. Marie-Jo raconte sa bataille pour épouser Mba, elle catholique du sud et lui musulman du nord de la Côte d'Ivoire, lors de tensions politiques autour de

l'« ivoirité ». Nathalie, femme voilée convertie à l'Islam, ressent la souffrance de sa grand-mère allemande maltraitée à la Libération. Et je vois deux larmes dans les yeux de Slobodan, un papa discret, quand j'évoque notre projet. Je le découvre insoumis total, ayant fui les guerres civiles de l'ex-Yougoslavie, pour ne pas tuer ses voisins.

Suivront des récits partagés sur les migrations, les parents sans-papiers avec le CADTM. « Même les mangues ont des papiers » sera le nom choisi pour le spectacle, rappelant la libre circulation des marchandises mais pas celle des humains ! On est en 2008. Les parents découvrent qu'un rassemblement se tient à Vichy contre B. Hortefeux et la politique européenne de l'immigration. Ils-elles décident d'en être. Ce sera une vraie première expérience avec lacrymo et barricades !

Le sujet le plus sensible a été sans doute celui de l'évocation de la guerre d'Algérie avec les parents, eux-mêmes enfants de Pieds-Noirs, de Harkis, d'appelés, de résistants du FLN. Une transmission précieuse, parfois douloureuse, mais au cœur, le dépassement de la colonisation...

Nous sommes passés du « je » au « nous » de manière concrète, dans le désir collectif d'affirmer la valeur de chacun-e. La transformation sociale et culturelle qui en est issue a été très forte. Je le mesure à chaque nouvelle rencontre avec les habitant-es, où rien n'est plus comme avant. Je crois qu'il n'y a pas de « nous » sans « je », et pas de « je » sans la réhabilitation de la parole dans une diversité et une pluralité de l'expérience.

La qualité de l'Éducation ne serait-elle pas celle du passage du « je » au « nous » dans la construction d'une conscience sociale, humaine et intimement plurielle ?

● Jacqueline Madrennes

Réseau coopératif de Gauche alternative

Si on fait l'union, si on ne se tire pas dans les pattes entre partis de gauche, si les politiques arrivent à laisser leurs ego de côté et faire front commun, s'il y a ça aux prochaines élections, des gens seront motivés. Mes amis sont allés voter aux législatives parce qu'ils ont senti cette énergie .

Je n'ai jamais milité dans un parti politique, je ne sais pas vraiment comment ça se passe. L'image que renvoient les représentants politiques est aussi incontournable. Ce que je déplore en France, c'est que **beaucoup votent davantage pour une figure, une personne, que pour le programme**. Je déplore un fonctionnement très vertical dans les organisations politiques : en haut, ça donne les grandes lignes alors qu'en fait, ça devrait être l'action locale qui impulse et qui détermine l'action des représentants.

Pour moi **le mode représentatif a atteint ses limites**, on arrive à la fin de la 5e République. Elle est à bout de souffle, elle ne fonctionne plus et pour moi les gens sont prêts à ce que le pouvoir leur revienne.

En fait, je trouve que les gens sont super engagés. Le frein c'est le temps, le patriarcat et le capitalisme jouent là-dessus : le temps de se retrouver, le temps de discuter, le temps d'aller rencontrer des personnes pour les convaincre. Toutes ces petites actions, finalement, ça aide à se sentir acteur et citoyen. On n'a plus l'habitude d'être citoyen. **C'est quoi être citoyen ? Avoir le droit de voter tous les 4 ans ?**

● Propos recueillis par Sylvie Larue et Alexandra Pichardie.

THIBAUT

30 ans. Il a toujours vécu avec ses parents et ses deux frères à Le Pin, petite ville de Seine et Marne de 1500 habitants. Après des études de droit, puis d'histoire, il a été trois ans enseignant contractuel en collège. Il aspire à devenir titulaire en passant le CAPES. Il s'est investi très vite localement dans une vie politique assez typique de ce type de territoire.

Lors des municipales de 2014, il figure avec d'autres candidats de gauche sur une liste de droite, avant de se retirer devant l'omnipotence de la tête de liste. Après invalidation, **il se remobilise avec la même liste, portant la mise en place, dès la campagne, de conseils participatifs définissant avec les habitants les besoins prioritaires à la base du nouveau programme.** Elu, il a la délégation de la communication et des transports. Il met en place la gazette semestrielle et le bulletin trimestriel d'information, et participe activement à la mise en place du nouveau schéma du réseau du bassin de Chelles, obtenant un arrêt de la ligne Seine et Marne Expresse, qui met la commune en liaison directe avec l'aéroport de Roissy et les gares de Chelles (RER E) et de Torcy (RER A). Mais l'autoritarisme de la maire mène dès 2016 à la démission d'une partie de sa majorité et de toute l'opposition, provoquant de nouvelles élections. Elles sont emportées par l'ancien maire, ex-PC, ex-Chevènementiste, présentant une liste sans étiquette et reconduite en 2020 en tant que liste unique avec moins de 30% des inscrits mais 100% des votes exprimés.

Pour Thibault, de telles élections sont une mascarade qui vide le sens de la démocratie. En 2026, il participe activement à la formation d'une liste regroupant diverses sensibilités de droite et de gauche et exigeant avant tout une maîtrise citoyenne des orientations et décisions. Mais elle est battue par la liste sortante, soutenue par toute la droite du département lors d'une campagne haineuse d'une grande violence stigmatisant le danger d'islamisme (une candidate a un patronyme d'origine arabe), d'insécurité (trop de jeunes sur la liste), du bolchevisme (figure sur la liste la compagne non encartée d'un député LFI) ! Thibault dit avoir toujours apprécié d'être au sein de collectifs enrichissant et dynamisant une activité quelle qu'elle soit, festive, associative, syndicale, politique... et médiatique (il a dirigé la Radio des Etudiants du Campus des

Ce mépris pour l'initiative de base prise par les étudiants eux-mêmes marque sa rupture syndicale.

Champs) à condition de conserver la maîtrise individuelle et collective.

Il adhère à l'Unef lors de ses études de droit à Paris, et contribue à monter l'Unef quand il arrive à l'Université G. Eiffel. Menant une lutte contre l'interdiction illégale faite aux étudiants de payer les repas en cash, il ne reçoit aucune aide de la structure nationale, qui n'hésite pas à l'appeler quand elle a besoin d'un coup de main. Ce mépris pour l'initiative de base prise par les étudiants eux-mêmes marque sa rupture syndicale. Puis il adhère à LFI, menant activement localement ses différentes campagnes nationales présidentielles et surtout législatives, où il s'enthousiasme pour les dynamiques unitaires (NUPES puis NFP), riches en rencontres, échanges et élans confraternels comme à la Fête de l'Humanité qu'il ne rate pas.

Thibault dit avoir très tôt ressenti ses conditions de vie plutôt avantageuses (logement et alimentation, déplacements et voyages, santé et loisirs...) comme des privilèges par rapport à des amis, à bien d'autres étudiants et certains de ses élèves. Il en a développé un rejet épidermique des inégalités et injustices, y compris quand, partant de principes forts qu'il partage, une certaine écologie inconsciente de la lutte des classes devient punitive. S'il regrette que LFI ne soit pas bien davantage sur une position de rupture avec le capitalisme, et si le manque de démocratie interne au mouvement lui semble très préjudiciable tant maintenant que dans la durée, il estime qu'elle est le mouvement qui travaille le plus et dispose du programme le plus complet. Il a apprécié le débat de Cerises auquel il a assisté, mais estime que la densité et le tempo des échanges ne rendent pas facile de pouvoir y intervenir.

● **Propos recueillis par Makan Rafatdjou**

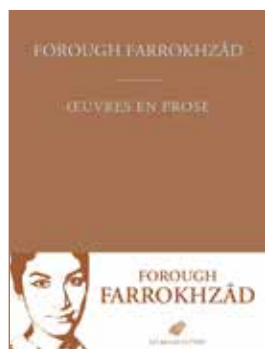


YOURI

J'ai 20 ans, je suis étudiant. Pour moi, le Nous ce sont d'abord les relations sociales que l'on développe dans ses activités quotidiennes. Ces relations ne peuvent pas être bousculées par des choix politiques qui peuvent être différents ou inexistant. Ça ne veut pas dire qu'on ne parle jamais politique mais à 3 ou 4 et non pas en créant un groupe à part des autres. C'est donc sur la base de relations personnelles que nous nous constituons sans se réclamer d'un Nous. Il n'y a pas de groupes politiques qui correspondent à cette démarche : **chaque lieux politique cherche d'avantage une clientèle plutôt que la construction d'idées à laquelle nous pourrions participer.**

Il y a un manque de sens, ceux qui se réclament de la politique cherchent d'avantage à répondre à une envie d'appartenance qu'à un développement d'idées neuves. L'exemple du féminisme n'est pas généralisable, il est plus circonscrit que déplaçable à des questions d'ensemble de la société. Réfléchir à ce que doit devenir la société est trop vaste pour qu'on en fasse notre affaire.

● Propos recueillis par Pierre Zarka



J'irai jusqu'au rivage du soleil

«L'âme poétique persane» désigne le trait d'union entre la culture d'une infime minorité de lettrés et la culture populaire la plus partagée. De génération en génération les vers des grands maîtres classiques ont constitué un patrimoine oral commun et vivace sans cesse transmis. De Rudaki (X^{ème} siècle) à Djâmi (XV^{ème} siècle) en passant par Ferdowsi, Khayyâm, Nizâmi, Attâr, Saadi, Rûmi et Hafez, les poèmes dans toute leur diversité (épiques, fables, allégories, élégies...), traduits parfois dès le XVII^{ème} siècle en occident, ont évoqué et croqué, scruté et décortiqué tous les entrelacs des grandeurs et misères de la condition humaine : la religion et la morale, le monde et la nature, la vie et la mort, l'amitié et l'amour, le pouvoir et le savoir, la puissance et la sujétion, la richesse et la pauvreté... Ils sont cités en explicitation ou quête de sens, lors d'évènements singuliers ou dans la vie quotidienne, en argument de dispute ou appui à une décision.

Mais on pense moins à la «nouvelle poésie» née au début du XX^{ème} siècle quand Nimâ Youchidj dynamite la tradition pour la perpétuer. Suivront les poètes N. Naderpour, H. Ebtéhadj, Akhavan Saleh, A. Shamlou, et les poétesses S. Behbâhani, P. Etesami et Forough Farrokhzâd. Moins propices à la déclamation orale, ces poèmes ont constitué peu à peu un nouveau socle de valeurs et de principes de conduite de vies tendues vers des engagements critiques. Leurs vers incisifs et verbes acerbes sonnent la révolte et chantent la libération des subjectivités du joug des aliénations, injustices et inégalités, et vont nourrir depuis les parcours de toute l'intelligentsia, et faire l'objet d'un véritable culte toujours renouvelé

parmi la jeunesse. Forough, comme l'appellent les iraniens, veut dire «éclat de lumière». Elle est un cas à part dans cette constellation, écrit dès le lycée, se forme au dessin, se marie d'amour à 16 ans, a son fils à 18, prend des amants, divorce à 21 ans. Sa poésie est crue, et parle tout entier d'elle et de tout ce qu'elle vit et éprouve, joies et peines, désirs et angoisses. Sa liberté et son audace scandalisent. Elle est vilipendée et traînée dans la boue, fait une dépression, se drogue, est internée et subit des électrochocs. Pour respirer, elle voyage en Europe, continue de publier des recueils de poèmes (La prisonnière, Le mur, Rébellion, Une autre naissance, Au seuil d'une saison froide...), écrit dans les magazines, s'essaiment au théâtre et au cinéma, et collabore avec un grand réalisateur. Et réalise elle-même en 1962 un chef d'œuvre documentaire multi-primé, «La maison est noire», sur une léproserie, où elle vivra au quotidien pour mieux sentir et dénoncer ce que la société fait à ses marges. Elle décède en 1967 à 32 ans dans un accident de voiture. Vie brève, douloureuse, mais ô combien intense. Forough est devenue un mythe vivant, une icône de l'émancipation qui continue de briller dans la brèche qu'elle a ouverte contre les vies mutilées.

● Makan Rafatdjou

Forough Farrokhzâd, *J'irai jusqu'au rivage du soleil*, Poésie complète éditée, traduite et commentée par Leili Anvar, 2026, NRF Gallimard, 424 p., 10,40 € ; *Oeuvres en prose*, Edition, traduction, introduction et dossier de Sébastien Jallaud, 2026, Les Belles lettres, 375 p., 25,90 €

L'autre moitié du monde

L'autre moitié du monde de Laurine Roux est un roman poétique et profondément politique. Situé dans le delta de l'Èbre en Espagne dans les années 1930, il raconte l'éveil de Toya, une jeune fille sauvage, au milieu des tensions sociales qui mèneront à la guerre civile espagnole. Le livre a obtenu le Prix Orange du Livre 2022. Ce qui frappe d'abord, c'est la langue de Laurine Roux : une écriture sensorielle, où la nature, les odeurs, la boue des rizières, les corps et les silences prennent autant d'importance que l'intrigue elle-même. Le lecteur sera sensible à cette « écriture forte et parfois très sensuelle, très incarnée, qui donne au récit une dimension presque magique. Le roman fonctionne aussi comme une fresque sociale. À travers le destin des paysans exploités par une aristocratie terrienne violente, Laurine Roux montre la montée des idéaux de transformation sociale et l'espoir d'émancipation populaire tout en précisant qu'il ne s'agit pas d'un roman historique. L'autrice s'attache à décrire les émotions, les blessures intimes et les relations humaines. Le personnage de Toya est l'élément central du roman : une héroïne libre, instinctive, profondément attachée à sa terre, qui découvre à la fois l'amour, la révolte et la tragédie. Son regard donne au récit une force émotionnelle importante.

● Daniel Rome

L'autre moitié du monde, Laurine Roux, Les Éditions du Sonneur, 2022, 255 p., 18 €.



Les rayons et les ombres

Le film de X. Giannoli (réalisateur entre autres de *illusions perdues*) est à la fois un challenge et une provocation : après tant de films sur la Résistance, les trains qui sautaient, les juifs cachés par des justes... il fallait oser faire un film sur la collaboration pendant la 2^{ème} guerre mondiale... Il l'a fait et fort bien !

Son film s'appuie sur des faits réels et avérés par des historiens (A.S Anglaret ; P. Ory) : Jean Luchaire directeur du journal *les temps nouveaux* (J. Dujardin) et sa fille Corinne (Nastia Golubeva Carax excellente) ont réellement existé et ont réellement collaboré avec le régime Nazi pour sauver le journal de l'un et la carrière d'artiste de l'autre... A partir de là, la fiction peut se jouer de la vérité.

La force du film tient dans la complexité et l'ambivalence de chaque personnage, et de chaque situation : rien n'est simple ni monolithique et le magnifique réquisitoire de R. Lindon au bout de 3 heures, rassure un peu le spectateur qui s'interroge, confronté à l'actualité et aux petits arrangements du présent. On est aussi ramené à la question perpétuelle des historiens : A quelle époque l'histoire s'écrit-elle ? et comment penser et juger hier dans le contexte d'aujourd'hui ?

« Comprendre n'est pas excuser » dit X. Giannoli face aux polémiques suscitées par son film. Certes.

● Bénédicte Goussault

Les rayons et les ombres, réalisation Xavier Gianolli, actuellement en salle, avec Jean Dujardin, Nastya Golubeva Carax, August Diehl, drame historique, 195 minutes.



Manifeste pour une démocratie du travail

Au cœur de ce Manifeste, issu de deux ans de débat, de confrontations

entre chercheurs et praticiens des ateliers Travail et Démocratie, sont les souffrances des travailleuses et des travailleurs devant les écarts de plus en plus brutaux entre le travail prescrit, tel que cherchent à l'imposer des gestionnaires aux seules visées de profit, et le travail réel, le travail vivant que fournissent des personnes contraintes mais soucieuses de l'œuvre.

Ce travail réel « qui façonne le monde » est aussi « la fierté de contribuer au bien commun » dont la « prise de conscience peut donner... énergie et envie de changer les choses ».

En revendiquant la démocratie du travail, le Manifeste n'est pas une contribution de plus à la sociologie du travail, il est un geste éminemment politique.

Évoquant le rôle essentiel de l'action syndicale — qui se trouve aujourd'hui de plus en plus entravée voire criminalisée — les Ateliers se prononcent pour une démocratisation par le bas.

Cette démocratie se fonde sur un engagement syndical à partir de « l'enquête-ouvrière ou enquête-action qui vise à articuler production de connaissances et mobilisation ». L'enquête, les recherches-actions et les formations syndicales sur le travail réel sont des outils irremplaçables de la démocratie. De nouveaux droits liés à la participation des travailleurs à la délibération et à la décision sur le travail doivent être conquis.

En un temps où le mal-travail entretient l'abstention et le vote d'extrême-droite dans les classes laborieuses, le Manifeste est un geste politique majeur dans les luttes pour la réaffirmation des droits conquis, leur élargissement et la démocratie sociale.

● Jean Philippe Milesy

Manifeste pour une démocratie du travail, Ateliers Travail et Démocratie, (éditions La Dispute, 120p., 13 €).



Vichy, Histoire d'une dictature 1940-1944

Laurent Joly est aujourd'hui l'un des principaux spécialistes du régime de Vichy et de la politique antisémite française sous l'Occupation. Ce livre est une synthèse très éclairante avec plusieurs spécialistes reconnus (Julian Jackson, Bénédicte Vergez-Chaignon etc.). Il met à jour les recherches récentes sur cette période sombre. Ce travail remarquable fait une démonstration claire du caractère dictatorial du régime de Vichy car l'État Français n'est pas présenté comme un simple régime autoritaire ou un « bouclier » face aux nazis, mais comme un pouvoir ayant développé sa propre logique répressive et antisémite. Le livre s'appuie sur des archives et une recherche minutieuse. Le travail de Laurent Joly a renouvelé la compréhension du rôle administratif français dans la persécution des Juifs. Et Cerise sur le gâteau !! cet ouvrage est porté par une écriture accessible et érudite. Il reste lisible et fluide malgré sa densité historique et devient une référence académique sérieuse, une réponse documentée aux thèses cherchant à atténuer la responsabilité de Vichy ; un travail important sur l'antisémitisme d'État et la collaboration française, centré sur les mécanismes politiques du régime, et historiographiquement engagé contre les mythes de « Vichy protecteur », ce livre est une excellente synthèse contemporaine.

A lire.... J'ai beaucoup aimé

● Daniel Rome

Vichy, Histoire d'une dictature 1940-1944, Ouvrage coordonné par Laurent Joly, Éditions Tallandier, Octobre 2025, 560 p., 26,50 €.



PENSER LE PRÉSENT ET INVENTER L'AVENIR AVEC LUCIEN SÈVE

Le 9 décembre prochain le philosophe Lucien Sève aurait eu 100 ans. Il a été emporté par le Covid il y a 6 ans, alors qu'il était en pleine rédaction du deuxième volume de son dernier livre sur le «Communisme». L'importance des questions qu'il a travaillées et surtout ouvertes, et leur actualité comme des enjeux brûlants, invitaient à évoquer son parcours, ses apports, et son amitié chaleureuse en trois brèves parties : résumé biographique, focus sur quelques concepts fondamentaux, et deux de ses livres emblématiques.

Lucien Sève fut adhérent au PCF pendant 60 ans, et membre influent de son Comité Central durant un demi-siècle. Intervenant dans la bataille des idées, publiant articles et livres (*Marxisme et théorie de la personnalité*, 1969), il tente d'incarner la pensée théorique du parti sans jamais devenir son philosophe officiel. De 1970 à 1982, période politique charnière du programme commun, sensible de l'eurocommunisme, et foisonnante intellectuellement, il est Directeur des Editions Sociales, et y développe un intense renouvellement éditorial dans de grandes collections (Terrains, Problèmes, Essentiels...) devenues pour certains des classiques. Face aux manques théoriques du parti causes de ses échecs, il devient de plus en plus critique et investit des questions majeures de la crise de la politique, des mutations sociétales, ou de l'individualité, dans un séminaire interdisciplinaire à l'Institut de Recherches Marxistes qui fera date (*«Je, sur l'individualité» Approches pratiques et ouvertures marxistes*, 1987). Parallèlement il a été membre du Comité Consultatif National d'Éthique pendant 17 ans (rapport «Recherche biomédical et respect de la personne humaine» 1988). Enfin, après l'échec des «rénovateurs» et «reconstructeurs», il engagera avec d'autres la bataille pour une véritable «refondation» stratégique après l'écroulement du bloc soviétique (1990). Durement combattu par un appareil en rupture avec le mouvement même de la société et du monde, et obnubilé par les élections, il finit par le quitter en 2010 pour pouvoir faire vivre le «communisme du XXI^{ème} siècle». Tout au long de sa longue vie, Lucien Sève se réinterroge en permanence sur lui-même, sa vie, sa place et son rôle face aux enjeux théoriques et défis politiques. Indéfectible lecteur et inlassable laboureur du cor-

pus marxien, partie intégrante de la constellation des grands penseurs marxistes, il laisse par son parcours singulier une oeuvre considérable, originale et bien trop méconnue.

Méfiances, réticences et absences

Bien que jamais servile, Lucien Sève a longtemps incarné l'orthodoxie au PCF ! Mêlant partis pris philosophiques trop secs et prises à partie polémiques véhémentes, il a cherché à constituer la ligne philosophique d'un parti qui, par faiblesse, se contentait bien de ne pas en avoir. Contre Althusser (scientisme structuraliste) et Garaudy (ambiguïté idéaliste) encore au parti ! Contre Henri Lefebvre qu'il dézingue en 1960 (malhonnête, falsificateur, révisionniste, renégat...). Plus tard, il le publiera aux ES, plaidant que «l'attitude politique ultérieure de HL lui donnait tort sur la forme» mais estimant «avoir raison sur le fond»! Plus généralement, quand il lui arrive de louer l'originalité et l'importance des apports d'autres penseurs marxistes, on peine à en voir la trace dans son oeuvre !

Si cette attitude est commune dans le débat intellectuel et quasi générique chez les marxistes, il y a bien d'autres facteurs à l'isolation de Lucien Sève. Normalien et agrégé, il est demeuré hors de l'université. Traduit en vingt langues et débattu dans le monde, en France, il est un homme d'appareil aux yeux de l'académie, est minoré voir ignoré, à peine cité par le Dictionnaire *Critique du Marxisme* (PUF, 1984), absent du Dictionnaire *Marx Contemporain* (PUF 2000). S'il lui arrive de publier dans *La Pensée* et *Actuel Marx*, il est absent de leurs rédactions et animations, trop soumis pour les uns et trop critique pour les autres. Inconnu des mouvements sociaux émer-

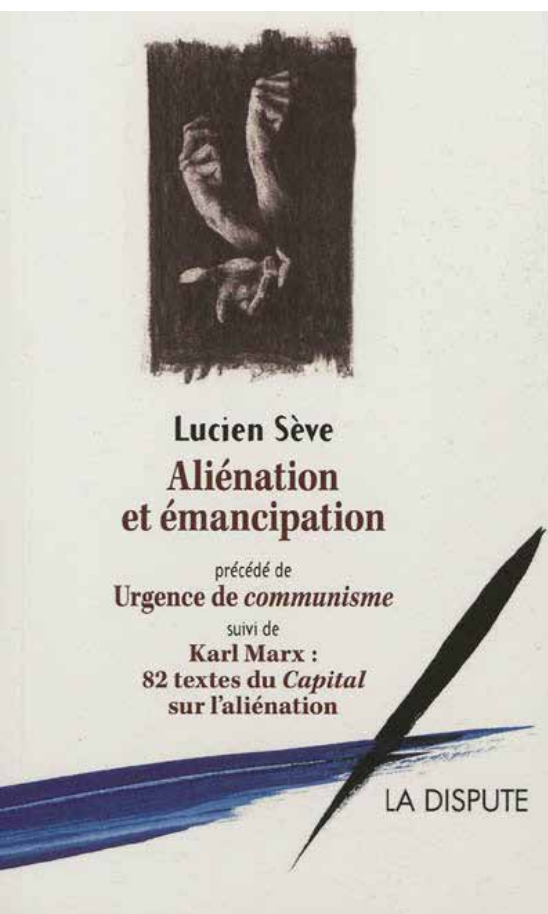


geants, il est davantage connu par de nouvelles générations d'enseignants et chercheurs marxistes mais qui le citent peu et le travaillent exceptionnellement. Malgré son investissement sur la «question communiste», ces ambivalences et sa singularité hautement critique des visions qu'il tient pour idéalistes et trop éloignées de Marx, le tiendront à l'écart des débats de ce début du XXI^{ème} siècle (par exemple avec Badiou, Negri, Zizek, Dardot et Laval...).

Collectifs, réseaux et influences fertiles

Par-delà les «refondateurs» et l'Association des Communistes Unitaires qu'il a cofondée, Lucien Sève a irrigué tout un ensemble de réseaux où ses travaux continuent d'intéresser et interpeller, inciter et inviter à des réflexions des plus fécondes. Ce fut le cas de la revue «Société française» regroupant des historiens, sociologues, anthropologues, philosophes, psychologues, économistes, juristes, urbanistes... jusqu'à la fin de sa parution. C'est là que Lucien Sève a commencé à introduire le penseur Lev Vygostki, dont l'oeuvre majeure «Pensée et langage», traduite par son épouse Françoise et introduite par lui-même est un évènement (ES/La Dispute 1985). Ces

éditions constituent un autre réseau où Lucien Sève publie, incite à des publications et traductions, et surtout co-anime toute l'équipe de jeunes philosophes et historiens autour de la Grande Edition Marx Engels. Les points essentiels de sa réflexion agrègent des intérêts vifs et très divers, formant des ensembles d'individus et/ou de collectifs à la fois autonomes et s'entrecroisant parfois : aliénation et emploi du temps; personnalité, biographie et formes historiques d'individualité ; excentration sociale de l'essence humaine ; matérialisme et dialectique dans l'intelligibilité du monde, celui social-historique mais aussi celui relevant des sciences naturelles ; et un renouvellement radical, théorique et militant du «communisme», débarrassé du poids des régimes mortifères qui l'avaient usurpé, pour un nouveau commencement, espérance libératrice et visée émancipatrice : société post-marchande, autogestion et dépassement de l'Etat, révolution-processus... (*Communisme, quel second souffle ?* 1990 ; *Commencer par les fins, la nouvelle question communiste*, 1999 ; «*Que faire maintenant ? Dix thèses non conformes d'un communiste sans carte*» www.comunistesunitaires.net 2010; *Penser avec Marx aujourd'hui, Tome IV Le Communisme, Partie1* 2019, *Partie2* 2021;).



Le noyau de Cerises est constitué de Bruno Della Sudda, Catherine Destom-Bottin, Laurent Eyraud-Chaume, Olivier Frachon, Bénédicte Goussault, Alain Lacombe, Sylvie Larue, Patrick Le Tréhondat, Christian Mahieux, Henri Mermé, André Pacco, Alexandra Pichardie, Makan Rafatdjou, Daniel Rome, Patrick Vassallo, Josiane Zarka, Pierre Zarka, militant-e-s de l'émancipation qui cheminent ou ont cheminé au sein du réseau AAAEF, de l'Association Autogestion, de l'ACU, d'Attac, de la CGT, d'Ensemble, de FI, de la FSU, du NPA, du PCF, de Solidaires, de l'Union Communiste Libertaire...

Comme dit dans le Manifeste, nous voulons élargir l'équipe et fédérer d'autres partenaires.

Pour donner votre avis écrire à contact@ceriseslacooperative.info

Abonnement gratuit en ligne
<https://ceriseslacooperative.info/abonnement-journal/>

Structuralisme et dialectique, 1984, Editions Sociales, 261 pages

On n'imagine pas l'intensité et l'âpreté de certaines querelles théoriques il y a un demi-siècle. Saussure, Jakobson, Lévi-Strauss, Piaget, Lacan, Foucault... imposent peu à peu le structuralisme comme principe d'intelligibilité et vision du monde. Avec le développement des échanges, médias et éditions, c'est une offensive intellectuelle sans précédent, qui a pour cible l'hégémonie des approches marxistes, pour mettre fin à la pensée des contradictions en mouvement comme moteurs des sociétés en devenir, faites de rapports de force conflictuels entre divers sujets historiques. La porosité de certains penseurs marxistes (Althusser, Godelier...) à ces approches accentue les tensions idéologiques et enjeux politiques. Les cinq articles sont un exemple d'une pensée en devenir sur 17 ans, à la fois d'une grande rigueur intellectuelle et hautement polémique contre les attaques structuralistes. Le dernier «Forme, formation, transformation» est une discussion aussi minutieuse que synthétique de la catégorie de «forme» chez Aristote, Kant, Hegel et Marx, et de ses dialectiques avec matière, fonction et structure au cœur de la pensée marxienne de transformation. C'est un moment fondamental de sa pensée que Lucien Sève n'aura pas l'occasion de développer.

Aliénation et émancipation, précédé de Urgence de communisme, suivie de K. Marx, 82 textes du Capital sur l'aliénation, 2012, La Dispute, 222 pages, 22 euros

Le livre est symptomatique de la méthode Lucien Sève et de sa relation ambivalente avec son maître et ami : sa charge contre les Manuscrits de 1844 donnera raison à Althusser sur les insuffisances scientifiques et idéalistes des textes de jeunesse de Marx, mais sa traque de l'aliénation dans le Capital invalidera la thèse althussérienne de sa disparition. Au grand regret de Lucien Sève, son ami n'engagera jamais le débat, et la garde althussérienne lui reprochera cette lèse majesté ! (*Correspondances LS et LA 1949-1987*, 2018). Mais, il est aussi hautement emblématique de sa pensée : «urgence de communisme» pose avec force non seulement la nécessité d'un dépassement du capitalisme écocide et anthropocidaire, mais aussi la possibilité même du communisme comme visée socialement émancipatrice et écologiquement vertueuse, et processus alternatif de transformation radicale pouvant être engagé à partir des «déjà-là» pour faire advenir du «jamais-vu» historiquement inédit !

● Makan Rafatdjou, Richard Lagache

Sauf indication, tous les livres de LS ont été édités par les Editions Sociales, où Richard Lagache fut son collaborateur avant de devenir son éditeur (ES/La Dispute).